

CHATEAUBRIAND, JOURNALISTE.

On ne connaît guères de Chateaubriand que des grandes œuvres littéraires.

Ce qu'on ignore en lui c'est l'homme, son caractère, ses illusions, son amour propre indomptable, ses implacables haines du moment.

L'article suivant nous édifie à ce sujet.

Environ quatre ans après la restauration de Louis XVIII, on vit se former en France un parti que l'on pourrait appeler le parti de ceux qui étaient plus royalistes que le roi.

Martins était le chef de cette avant-garde. Ce parti n'eût peut-être pas tenu tout entier sur un camp comme la coterie des docteurs, mais on l'eût aisément rassemblé dans le jardin de la Vallée-aux-Loups.

Ces messieurs se réunissaient tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, afin de médire du gouvernement, tout en affectant le plus féodal respect pour la majesté royale.

Pour lui, il y en avait aux environs de l'année 1819. Et des "jeunes" vraiment jeunes. La martine publiait, à la "librairie grecque-latine-allemande, 13, rue de Seine, un recueil de poèmes intitulé Méditations poétiques.

Il était écrit que Chateaubriand, qui se croyait conservateur, inaugurerait la plupart des nouveautés de ce siècle.

Sa phrase peut condenser aux réalités quotidiennes de la politique sans cesse d'être grandiose et sonore. En ce temps-là, le langage des gazettes participait à l'emphase générale.

Chateaubriand a le don du verbe, et ses prosopées les plus roccoco achevent souvent en images gracieuses ou touchantes.

Nos enfants s'élevaient au milieu du désordre des idées morales: leurs oreilles et leurs yeux s'accoutumaient à entendre et à voir le mal; ils apprennent à étouffer leurs vertus et à suivre leurs passions.

Chateaubriand a le don du verbe, et ses prosopées les plus roccoco achevent souvent en images gracieuses ou touchantes.

d'insérer dans le compte rendu d'un livre récent les réflexions que voici:

Ce n'est pas sans un sentiment de regret et presque d'envie, que nous avons lu le récit de la dernière expédition des Anglais au pôle arctique.

Chateaubriand occupait, dans son journal, la double fonction de critique littéraire et de bulletin politique.

Il affectait, dans l'examen des livres nouveaux, une indulgence de grand seigneur. Il prenait des airs de bon prince, pour exercer sur les gens de lettres cette suprématie quasiment royale, que personne n'osait lui disputer.

Des "jeunes", pas un mot. Pourtant, il y en avait aux environs de l'année 1819. Et des "jeunes" vraiment jeunes.

Quant au vicomte de Chateaubriand, il croyait sincèrement que la littérature française devait être enterrée pour jamais dans son propre tombeau.

Il nous est arrivé d'annoncer l'aveu politique de la France avec assez de justesse; il nous est plus facile encore de prédire son avenir littéraire.

Il nous est arrivé d'annoncer l'aveu politique de la France avec assez de justesse; il nous est plus facile encore de prédire son avenir littéraire.

Il nous est arrivé d'annoncer l'aveu politique de la France avec assez de justesse; il nous est plus facile encore de prédire son avenir littéraire.

me stérile de notre administration passera, mais il restera toujours dans nos lettres l'infirmité de la vieillesse et le dépérissement de la caducité.

Nous avons vu à Athènes la lutte d'un santon sur le haut d'une corniche du temple de Jupiter olympien; à Jérusalem, le toit d'un chevrier parmi les ruines du temple de Salomon; à Alexandrie la tente d'un Bédouin au pied de la colonne de Pompée; à Carthage un cimetière des Maures dans les débris du palais de Didon: ainsi finissent les empires.

Ainsi parlait cet homme, au seuil de notre siècle, dix ans avant le jour où le cor d'Hernani sonna le ralliement de toutes les vaillances et convia l'imagination aventureuse de la France à explorer un monde nouveau.

Le vicomte de Chateaubriand, qui n'employait que des expressions nobles, n'eût pas osé avouer un pareil "embêtement"; mais il n'aimait pas la concurrence.

Si M. Decazes était aujourd'hui président du conseil, on le traiterait naturellement de "canaille" et peut-être d'"assassin".

Comment cette société ne se dissoudrait-elle pas? A la tête du gouvernement paraît un homme qui s'est fait d'abord le persécuteur des révolutionnaires sans mesure, et ensuite le persécuteur des royalistes sans raison; un homme, qui, à force d'avoir trompé tout le monde ne trompe plus personne; un homme avec lequel aucune majorité, aucun ministère n'est possible, parce que sa qualité propre est de dissoudre et de désunir.

Quant au vicomte de Chateaubriand, il croyait sincèrement que la littérature française devait être enterrée pour jamais dans son propre tombeau.

Il nous est arrivé d'annoncer l'aveu politique de la France avec assez de justesse; il nous est plus facile encore de prédire son avenir littéraire.

Il nous est arrivé d'annoncer l'aveu politique de la France avec assez de justesse; il nous est plus facile encore de prédire son avenir littéraire.

plairions M. Decazes s'il consentait à teindre sa pourpre dictatoriale dans le sang de Mgr le duc de Berry. Le cadavre d'un prince peut servir de degré pour monter un pouvoir; mais alors on n'y reste pas longtemps; témoin Buonaparte qui fit du corps de M. le duc d'Enghien le marchepied de sa puissance.

Le ministre donne sa démission. C'est ce qui arrive en France, toutes les fois qu'on a besoin d'un gouvernement. Cette retraite n'apaisa point les haines de Chateaubriand. Il s'écria, impitoyable:

Ceux qui luttèrent encore contre la haine publique n'ont pu résister à la publique douleur. Nos larmes, nos gémissements, nos sanglots ont étonné un impudent ministre: les pieds lui ont glissé dans le sang.

Le vicomte de Chateaubriand, pair de France, croyait sincèrement présenter la tradition, le passé, le bon vieux temps. Ce paladin, ce croisé, ce pèlerin, qui finit par se croire l'unique soutien de la monarchie, est justement celui dont le verbe déchainé initia notre siècle à toutes les fantaisies et à toutes les voluptés de la rébellion.

Il n'est point destinée plus imprévue, écrit M. Henry Houssaye dans le Journal des Débats, plus contrariée d'abord, mais mieux marquée au signe de la Fortune, que celle de Désirée Clary. Sa vie, très bien contée par Mme la comtesse d'Armaille, d'après le livre du baron Hoshold, paru récemment à Stockholm, et de nombreux documents inédits, est une utile contribution à l'histoire de l'Empire.

UNE FIANCÉE DE NAPOLEON Ier.

Il n'est point destinée plus imprévue, écrit M. Henry Houssaye dans le Journal des Débats, plus contrariée d'abord, mais mieux marquée au signe de la Fortune, que celle de Désirée Clary.

Il n'est point destinée plus imprévue, écrit M. Henry Houssaye dans le Journal des Débats, plus contrariée d'abord, mais mieux marquée au signe de la Fortune, que celle de Désirée Clary.

ne puis résister au désir de me justifier à vos yeux. Si je n'ai plus votre amour, que j'aie du moins votre estime. C'est la seule consolation qui me reste.

Comme général commandant l'artillerie de l'armée d'Italie, Bonaparte avait à surveiller l'armement des côtes de Provence. Il vint plusieurs fois à Marseille, où son plaisir se mêla et ses devoirs.

Il n'est point destinée plus imprévue, écrit M. Henry Houssaye dans le Journal des Débats, plus contrariée d'abord, mais mieux marquée au signe de la Fortune, que celle de Désirée Clary.

Il n'est point destinée plus imprévue, écrit M. Henry Houssaye dans le Journal des Débats, plus contrariée d'abord, mais mieux marquée au signe de la Fortune, que celle de Désirée Clary.

UNE FIANCÉE DE NAPOLEON Ier.

Il n'est point destinée plus imprévue, écrit M. Henry Houssaye dans le Journal des Débats, plus contrariée d'abord, mais mieux marquée au signe de la Fortune, que celle de Désirée Clary.

Il n'est point destinée plus imprévue, écrit M. Henry Houssaye dans le Journal des Débats, plus contrariée d'abord, mais mieux marquée au signe de la Fortune, que celle de Désirée Clary.

ne puis résister au désir de me justifier à vos yeux. Si je n'ai plus votre amour, que j'aie du moins votre estime. C'est la seule consolation qui me reste.

Comme général commandant l'artillerie de l'armée d'Italie, Bonaparte avait à surveiller l'armement des côtes de Provence. Il vint plusieurs fois à Marseille, où son plaisir se mêla et ses devoirs.

Il n'est point destinée plus imprévue, écrit M. Henry Houssaye dans le Journal des Débats, plus contrariée d'abord, mais mieux marquée au signe de la Fortune, que celle de Désirée Clary.

Il n'est point destinée plus imprévue, écrit M. Henry Houssaye dans le Journal des Débats, plus contrariée d'abord, mais mieux marquée au signe de la Fortune, que celle de Désirée Clary.

UNE FIANCÉE DE NAPOLEON Ier.

Il n'est point destinée plus imprévue, écrit M. Henry Houssaye dans le Journal des Débats, plus contrariée d'abord, mais mieux marquée au signe de la Fortune, que celle de Désirée Clary.

Il n'est point destinée plus imprévue, écrit M. Henry Houssaye dans le Journal des Débats, plus contrariée d'abord, mais mieux marquée au signe de la Fortune, que celle de Désirée Clary.

LES MARINIÈRES.

La race des marinières méritait d'être admirée pour son intrépidité, activité et pour sa résistance aux fatigues de toute espèce.

On a vu de ces femmes restées trois jours et trois nuits, sans prendre un instant de sommeil, se trouver plus robuste après cet épreuve que les hommes qui l'avaient partagée.

Ce sont des créatures bien extraordinaires et dont l'espèce semblerait éteinte si je ne dis pas à nos mondaines mais même aux ouvrières de nos villes, qui défilent après une journée de dix heures. En temps de guerre nationale, si un général avait à remplir une de ces missions hardies et périlleuses qu'une femme seule peut accomplir, mais qui demandent une décision et un effort supérieurs à son sexe, c'est parmi les marinières qu'il devrait chercher la patriote faite pour le second rôle, il se trouverait des centaines pour répondre à son appel.

Mais dans la pratique courante, quel atroce vide dirait-on? Ne croyez pas. Telle quelle, la destinée de marinière a ses compensations. Simulant par les services qu'elle rend, l'estime de son époux qui la sent égale en toutes choses, liée à lui par une collaboration de toutes les heures et de toutes les minutes, utile au point que son absence d'un instant met tout en désarroi, elle jouit de ce privilège d'être indispensable et de figurer dans l'association matrimoniale comme un élément constamment productif. Comment à ce compte, sentiments à part, ne serait-elle pas plus respectée, plus appréciée qu'une autre?

Dans un ménage d'ouvriers, quand le mari rapporte son salaire à la maison, il sait bien que sa femme n'est pas restée les bras croisés pendant que lui-même le soignait à l'usine. Mais la tenue de l'intérieur, la préparation des aliments, les soins donnés aux enfants lui paraissent toujours des occupations passives. Au fond, il se dit qu'il est seul à représenter l'activité et l'effort, tandis que les autres constituent l'article "épandage". Si, par contre, les deux conjoints travaillent l'un et l'autre dehors, le mari rapportera un paye de 6 fr., tandis que sa femme dans le même nombre d'heures gagnera difficilement 40 sous. De là à conclure qu'il vaut trois fois plus que sa moitié il n'y a qu'un sot raisonnement à faire, et il le fait. Sur la péniche le marinier ne se peut leurrer de ces sophismes. Voilà pourquoi les marinières sont souvent très dures en ménage, et il est des hommes plus haut placés qui estimerait qu'un pareil résultat dédommage de bien des peines.

PENSEES.

Deux fait dans la faiblesse éclatent au passage. Tombeaux tristes, palais tout périt, tout s'écorche. Nous sortons d'un écuil pour tomber dans un autre.

Feuilleton

DE: L'Abeylle de la N. O.

AUTOUR DU DEVOIR

PAR LOUIS VAUTIER

En attendant, les journées succédaient aux journées, exaspérant sa jalousie, à mesure qu'augmentait la passion de Lucien et son impuissance à cacher ses sensations nouvelles; miss Pole s'affolait.

Excessivement coquette, frivole, elle joignait un sens pratique des choses très prononcé à une conversation légère. On l'eût jugée fort étourdie; à la vérité, ses manières évaporées, ses hardieses de langage étaient vives et calculées. Les louanges prodiguées à Madeleine, ses succès avaient froissé son amour-propre, elle s'am-

saît, sans trop comprendre les angoisses de la jeune femme, à suivre sur sa physionomie les sensations jalouses qu'elle ne parvenait pas à dissimuler. Elle en riait, trouvant drôles les efforts que faisait son amie pour demeurer impassible et exaspérant par des coquettes nouvelles tous les sens de Lucien.

Il devenait envers elle acrimonieux, mordant, acerbe, et ne lui ménageait ni blâmes ni sarcasmes, alors que, jusqu'à cette heure, il n'avait jamais eu pour elle que des louanges.

En attendant, les journées succédaient aux journées, exaspérant sa jalousie, à mesure qu'augmentait la passion de Lucien et son impuissance à cacher ses sensations nouvelles; miss Pole s'affolait.

voit les attentions, les prévenances de cet ami, qui se montrait aussi respectueux que tendre.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.

Avant de quitter la côte normande, la princesse Klinzka, qui joignait à son amour du monde une grande dévotion apparente, voulut organiser une fête de charité, dont elle et ses amies seraient les dames patronnesses.